

L'Autre

La nouvelle venait de tomber, ce jeudi 17 mars 2022 au matin.

Comme en mars 2020 à cause du COVID-19, tous les établissements scolaires fermeraient dès le lundi suivant. Comme en mars 2020, à cause du COVID-19, un comité scientifique se réunissait en ce moment même avec le gouvernement. Et moi, j'étais sûr que, comme en mars 2020, à cause du COVID-19, un confinement allait être décrété. Bientôt. D'un jour à l'autre. Peut-être même dès demain. Il était tout simplement impossible que ce ne soit pas le cas.

Le COVID-22, depuis quelques semaines, faisait autant de morts que le COVID-19 en avait fait en quelques mois, deux ans plus tôt. Le retour fulgurant du virus, qui avait muté jusqu'à ce que le vaccin mis au point en juillet 2021 soit inefficace, ne présageait rien de bon pour cette année 2022. Pour moi, il présageait surtout un autre confinement, et donc la fermeture de mon restaurant pendant plusieurs mois, ce qui ne pouvait que me mener à la faillite. En 2020, j'avais été à deux doigts de mettre la clé sous la porte et j'avais perdu énormément d'argent. Je ne souhaitais pas revivre ce cauchemar.

En farfouillant un peu sur internet, je trouvai les noms des onze spécialistes qui composent le comité scientifique en charge de la crise de COVID-22. L'idée qui frémissait à la périphérie de ma conscience depuis l'annonce de ce matin prenait forme dans mon esprit. Je me donnais le temps d'en faire le tour, de repérer ses points forts et ses points faibles. Je la laissai se transformer, évoluer, pendant toute ma journée de travail, jusqu'à ce qu'elle me paraisse parfaite. Alors, ayant fait mes recherches à chaque moment que j'avais de libre, je rentrais chez moi déterminé et satisfait.

Dans mon appartement de Paris, je préparai alors chaque détail de ma mission. Cartes, plans, publications des réseaux sociaux enregistrées, listes, calculs d'horaires, je ne laissais vraiment rien au hasard. La première partie aurait lieu ce soir même. Je devais d'ailleurs me dépêcher, si je ne voulais pas rater le bon moment pour passer à l'action. Le reste de mes recherches attendraient mon retour.

A 20h09, je me mis en route et à 20h14, j'entrai dans le métro.

A 20h33, j'étais arrivé à la station où je devais descendre.

A 20h36, j'étais dans la rue par où passait toujours Théo Dubois, immunologue, pour rentrer chez lui après sa journée de travail avec le comité scientifique du COVID-22.

Ce soir-là, j'avais vu sur internet que la réunion du comité scientifique se terminait à 20h00. D'après mes calculs en fonction du lieu où vivait Théo Dubois, il passerait dans quelques minutes à peine.

Après quelques instants d'attente fébrile, je le vis arriver à l'autre bout de la rue. A cause des passants, je faillis le perdre de vue plusieurs fois.

Il n'était plus qu'à une dizaine de mètres de moi lorsqu'une silhouette qui le suivait depuis qu'il était entré dans mon champ de vision accéléra et sembla le pousser dans le dos. L'immunologue vacilla tandis que l'ombre s'éloignait de lui à grands pas, souplement. Quelque chose clochait.

Fronçant les sourcils, je vis mon homme tomber, d'abord à genoux, puis s'effondrer totalement.

Autour du scientifique, une petite foule commençait à se former. Je décidai d'aller voir, afin d'en avoir le cœur net.

Comme je l'avais deviné, une tache rouge s'étalait dans son dos. Il n'avait aucune chance de survivre, je m'en assurai en prenant son poul. Débarrassé de cet homme, je rebroussai chemin, encore sous le choc de la scène à laquelle j'avais assistée, mon couteau inutile toujours caché dans ma manche.

Une fois rentré chez moi, malgré les questions qui tournoyaient toujours dans ma tête, je résolus de me remettre au travail. J'avais eu de la chance, un hasard m'avait aidé dans mon entreprise, mais il me restait encore dix vies à éliminer.

Et j'avais le temps ce soir de m'intéresser au cas de Jean-Christophe Germain, virologue et membre du comité scientifique du COVID-22. D'après son profil Facebook, il avait prévu de passer la soirée au théâtre. C'était une occasion inespérée !

A 22h35 exactement, je descendis dans la rue et je me mis en marche.

A 23h24, j'étais arrivé devant le théâtre où ma cible se trouvait.

A 23h30, j'étais entré dans le hall du théâtre. C'est ici que le virologue déboucherait dans quelques minutes puisque la pièce de théâtre qu'il regardait venait de se terminer. Je l'attendais près des portes, dans l'angle mort des caméras de sécurité.

A 23h38, je commençai à m'impatienter. La plupart des spectateurs étaient sortis, mais j'attendais encore mon homme.

A 23h42, je cédai à l'impatience et m'enfonçai dans les entrailles du théâtre.

Il me fut impossible de trouver celui que je voulais tuer. Il était plus de minuit lorsque je renonçai enfin, ayant fouillé chaque endroit accessible au public. Une envie pressante me conduisit aux toilettes avant de repartir, puisque j'avais beaucoup de marche avant de rentrer chez moi.

Je m'arrêtai devant une cabine de toilettes, frappé par un détail. Une paire de chaussures dépassait presque, sous la porte un peu surélevée. Quelqu'un avait-il fait un malaise ? J'appelai. Pas de réponse.

Je tentai de pousser la porte. Elle résista un instant, puis céda. Le verrou avait été très mal fermé.

Entré dans la cabine, je reconnus immédiatement l'homme affalé devant moi.

Jean-Christophe Germain.

Je me penchai un peu. Verdict : étranglé par sa propre cravate.

Il était mort. Avant que je puisse le tuer moi-même !

Je quittai le théâtre rapidement, abasourdi. Le meurtre que j'avais préparé avait été commis par quelqu'un d'autre. Encore une fois.

Concernant Théo Dubois, je m'étais persuadé qu'il s'agissait d'un hasard, peut-être un règlement de comptes. Mais avec la mort de Jean-Christophe Germain, il me semblait impossible que ces deux meurtres soient une coïncidence.

Était-il possible que quelqu'un ait le même projet que moi ? Était-il permis de penser que cette personne commettait les crimes que j'avais planifiés dans le même but que le mien ? Et quelle curieuse coïncidence l'avait fait profiter des occasions que j'avais moi-même repérées !

Après avoir médité ces questions sur le trajet du retour, je conclus que peu importaient les réponses, puisque nos buts semblaient similaires et que, somme toute, cette personne m'évitait de me salir les mains. Mais je ne pouvais pas me reposer sur elle pour accomplir tout mon projet.

Arrivé chez moi, je regardai de nouveau mes préparatifs et me décidai sur une nouvelle cible à abattre dès le lendemain. Je m'endormis le cœur apaisé et le sourire aux lèvres.

Mon réveil sonna à 5h00 du matin. Mon premier réflexe fut de l'éteindre pour me rendormir, puis je me souvins. Je me souvins qu'une future victime partirait courir dans une heure et que je devais être sur place à ce moment-là, dans un petit parc de Paris à l'opposé de mon appartement.

Durant le long trajet de métro, je me repassai mentalement ce que je savais de ma cible. David Besson était épidémiologiste et membre du comité scientifique en charge de la crise de COVID-22. Grand sportif, il allait chaque matin faire un jogging dans le parc à côté de chez lui. Cette habitude était précisée dans un article que j'avais déniché sur le web. Cette activité matinale était pour moi l'occasion d'agir.

Arrivé à 6h07 dans le square boisé et désert, je repérai le trajet que mon homme prendrait. Un virage serait l'endroit parfait pour mon embuscade. J'arriverai, déguisé en joggeur, en sens inverse du scientifique et lorsque je passerai vers lui, je lui assènerai un coup de couteau. Simple et efficace. A 6h27, mon arme dissimulée dans ma manche, je vis David Besson arriver dans le parc. Il passerait vers moi dans trois ou quatre minutes au plus tard.

A 6h31, je me mis à courir doucement vers le virage. Dès que je l'eus passé, je vis ma cible arriver en sens inverse, comme prévu. Mais elle ralentit pour s'approcher d'un homme à terre, visiblement blessé. Je m'arrêtai, contrarié de cet imprévu, observant attentivement la scène. J'étais à dix mètres, à peine.

Je notai distraitement que le blessé, la capuche sur la tête, s'appuyait sur une grosse pierre, avant que je me souvienne d'un détail troublant. Lorsque j'étais passé ici cinq minutes plus tôt, il n'y avait pas trace d'un quelconque caillou.

Au moment où je me fis cette réflexion, David Besson se penchait pour aider l'homme à terre. En une seconde, ce dernier saisit la pierre et fracassa le crâne du scientifique, avant de se relever et de fuir en courant.

J'étais stupéfait.

Sous le choc, je restai sur place un instant, avant de me décider à partir moi aussi.

De nouveau, le meurtre que j'avais prévu de commettre venait d'avoir lieu sous mes yeux.

J'étais complètement perdu. J'avais besoin de réfléchir.

Heureusement, j'avais pour cela une heure de métro avant de rentrer chez moi.

En quittant le parc, pressé et plongé dans mes pensées, je bousculai une jeune joggeuse qui venait en sens inverse. Sans m'en préoccuper, je me dépêchai en direction de l'entrée de métro la plus proche. Il valait mieux éviter de traîner dans les parages, même si j'étais quasiment sûr que le corps ne serait pas découvert tout de suite.

Une fois assis dans le métro, je pris le temps de ranger mon couteau jusqu'ici toujours dissimulé dans ma manche et de sortir mon portable. Un article internet relatait la mort de Théo Dubois et de Jean-Christophe Germain. Je souris un peu en me disant que la police, qui d'après l'article se mobilisait massivement, aurait une petite surprise lorsque quelqu'un découvrirait le corps de David Besson. Mais si j'estimais avoir le temps de rentrer tranquillement chez moi, il semblait évident que la suite ne se passerait pas aussi facilement. Il faudrait que je commence à ranger mon appartement et les nombreux papiers qui y traînaient. Et j'allais sans doute devoir ruser si je voulais poursuivre mon œuvre, les autres membres du comité scientifiques risquant d'être sous surveillance.

Penser à mon grand projet m'amena à penser à « l'Autre ». Celui qui, depuis hier, me prenait de vitesse et accomplissait, parfois sous mes yeux, les meurtres que j'avais planifiés. Que quelqu'un ait la même idée que moi, c'était plausible. Mais que quelqu'un agisse en profitant des occasions que j'avais repérées, en tuant dans le même ordre que celui que j'avais imaginé, était une étrange

coïncidence. Il était possible que cette personne ait suivi le même chemin de pensée que moi et que les similitudes ne soient réellement que des hasards. Mais malgré tout, cet inconnu m'inquiétait. J'avais la désagréable impression que mon projet m'échappait, et même que « l'Autre » me l'avait volé. Était-il possible que cet inconnu ait réellement vu mes documents et agi en conséquence ? Étais-je... espionné ?

Je chassai cet accès de paranoïa en secouant la tête. J'étais tout de même content de ne pas avoir à faire le sale boulot, mais cette présence qui me précédait sans cesse m'angoissait, je m'en rendais compte à présent. J'avais hâte de rentrer chez moi, au calme.
Seul.

Il me restait encore une quinzaine de stations avant d'arriver à la mienne lorsque le métro stoppa pour ne plus redémarrer. Je vis avec stupeur des policiers envahir la rame. Cet imprévu me fit paniquer. Je me levai d'un bond et tentai de descendre, mais un agent m'arrêta.

- Contrôle de police. Ne sortez pas, monsieur, me dit-il d'une voix ferme.

Je m'inquiétais de plus en plus. Ils allaient trouver mon couteau, et me poser des questions... Je ne devais surtout pas dire n'importe quoi ! J'avais encore une chance de m'en tirer si je ne faisais pas de gaffe.

Le policier fouillait mes poches, et inévitablement il découvrit l'objet que je cherchais à cacher.

- Qu'est-ce que c'est ?

Je restai muet, incapable de dire quoi que ce soit.

- Pourquoi vous avez un couteau sur vous dans le métro ? M'interroge-t-il plus durement.

- Je... le rapportais à ma sœur.

- Votre sœur ? Elle a besoin d'un couteau à 7h du matin ?

- Oui, non, si, c'est que... heu... elle devait...

- Elle habite où, votre sœur ?

- Heu... Montreuil.

- La station de Montreuil est passée depuis longtemps, monsieur.

- Ah ? Heu... Ben...

- Allez, je vous embarque. On discutera au poste.

- Quoi ? Mais... Mais je...

Sourd à mes protestations, il m'entraîna vers ses collègues. C'était ce que j'avais voulu éviter à tout prix !

Dix minutes plus tard, je suis au poste. On vérifie mon identité. Ils se rendent compte que je n'ai pas de sœur.

- Qu'est-ce que tu faisais là-bas ?

- Rien.

- Une balade ?

- Non non, je n'aime pas les parcs !

- Ah bon ? s'étonne le policier.

Je me maudis de cette réponse stupide, hâtive, paniquée et accusatrice. Ces mots, qui ont fusé tout seuls de ma bouche, empièrent mon cas.

D'ailleurs, le reste de l'interrogatoire se passa tout aussi mal. J'enchaînais erreur sur erreur, et je finis par voir, aux alentours de dix heures, un policier partir avec une autorisation de perquisition.

Pour mon appartement.

Je suis foutu.

Juste foutu.

Toutes mes cartes, plans, notes, sont encore éparpillés chez moi. Tout cela m'accuse. Il me reste une seule chance : je ne suis pas coupable. Sans preuves, la justice ne peut pas me condamner. Et il n'y a pas de preuves, puisque je suis innocent !

Je patiente plusieurs heures en garde à vue. A un moment, je vois une jeune femme en tenue de ville. J'ai la vague impression de l'avoir déjà croisée. Elle m'observe elle aussi, puis se détourne pour discuter avec un policier. Je la chasse de mon esprit pour me concentrer sur le plus important : comment me sortir de ce bourbier. Il me faudrait un avocat et...

Les agents partis perquisitionner mon appartement reviennent alors. L'un d'eux s'approche pour me montrer la veste que je portais hier soir.

- C'est à toi ?

- Heu, oui, répondis-je, étonné.

- Et la tâche de sang sur la manche, comment est-elle arrivée là ?

- Quelle tâche de sang ?

Je suis sincère. Je ne savais pas que ma veste était salie. Je ne m'étais pas coupé ces derniers jours, alors comment...

Un flash me rappelle le moment, hier soir, où je me suis penché vers Théo Dubois pour vérifier s'il était mort. C'est la seule explication possible. Sauf que je ne peux pas le dire, évidemment.

Je me prends la tête entre les mains.

Ma situation s'empire, et je ne vois plus aucun échappatoire.

Dois-je avouer ? C'est tentant.

Très tentant.

Au moment où j'ouvre la bouche pour tout déballer, un agent me fait me lever pour me conduire dans un fourgon. Je vais être conduit dans une autre salle d'interrogatoire. En sortant du poste, je vois une silhouette qui me semble familière s'approcher.

S'approcher encore.

Et encore.

Jusqu'à se trouver assez près pour que je puisse distinguer la capuche sur sa tête. Et soudain, le souvenir remonte. Le blessé de ce matin. Celui qui a fracassé le crâne de David Besson. C'est lui, j'en suis certain à présent.

Je reconnais sa démarche, ondoyante.

Je reconnais sa silhouette, musclée mais discrète.

Je reconnais celui qui semble être un inconnu quelconque.

Je reconnais « l'Autre ».

Et « l'Autre » me fait un signe, un coucou léger, avant de s'éloigner tranquillement, les mains dans les poches.